

**LA CHRONIQUE THÉÂTRALE DE JEAN-PIERRE LÉONARDINI****Strindberg remis sur le gril**

Une escapade à Lausanne nous a permis de voir le *Pélican* (1). Ce drame intime d'August Strindberg (1849-1912) a cent ans. Un jeune metteur en scène suisse alémanique, Gian Manuel Rau, s'en empare, lui fait rendre gorge dans une dégaine moderne qui n'exclut pas le respect. Énième épisode du « combat des cerveaux » entre l'homme et la femme que Strindberg - impitoyable peintre de batailles domestiques - s'est acharné à brosser, le *Pélican* traite de la vengeance posthume d'un père qui révèle à son fils et à sa fille, au moyen d'une lettre découverte par hasard, le visage proprement hideux de leur mère. Ils s'en doutaient, ayant poussé, la faim au ventre, dans la demeure glaciale. L'avarice est encore le moindre défaut de leur génitrice, au demeurant hypocrite, lascive, en tout égoïste forcenée (n'a-t-elle pas pris son gendre pour amant stipendié ?). Bref, un monstre qui a ruiné la maison. Partant, la gêne s'installe. On doit cohabiter. Les alliances s'inversent. Le gendre corrompu prend le pouvoir. Sa petite épouse, les yeux enfin dessillés, force la mère à avaler l'infecte bouillie qu'elle réservait aux autres naguère. Pour finir, le frère et la soeur, ivres de liberté chèrement payée, foutent le feu à la baraque... Comme toujours chez Strindberg, l'horlogerie de l'intrigue est remontée à bloc au fil de dialogues coupants, ici finement aiguisés dans une nouvelle traduction de René Zahnd. Gian Manuel Rau court à l'essentiel dans un décor prosaïque (Anne Hölck, qui signe aussi les costumes, d'aujourd'hui), sans chichis naturalistes (à jardin un poêle, un vieux fauteuil, un coin-cuisine à l'arrière-plan face à un escalier, au pied duquel trône la méridienne sur laquelle creva le père et qui doit servir, désormais, de couche à la veuve privée de prérogative).

C'est merveille dans le jeu. Dominique Reymond, qui tient le rôle de la mère, sans cesse sur le fil du rasoir, étincelle en un registre protéiforme : fascinante Méduse dévorée par ses pulsions, séductrice espiègle, sorcière de ménage, danseuse possédée extériorisant ses démons, l'instant d'après bouche cousue, comme aspirée au sein de la mauvaiseté. Elle se modifie donc à vue d'oeil, aboie les mots puis les caresse, impose à la représentation sa dynamique endiablée, son rythme heurté, ses à-coups passionnels. Sasha Rau prête à la fille une innocence longiligne, soudain corrigée par une perversité neuve, tandis que Bruno Subrini, le fils, dessine un genre d'OEdipe ou d'Hamlet empêché, nerveux, fébrile et que Roland Vouilloz, dans la peau du gendre, déploie subtilement l'arsenal de la veulerie. En fin de partie, Caroline Torlois, qui joue la bonne, vient dire au micro, émue aux larmes, un texte bouleversant de Sarah Kane, qui dit l'amour malgré tout de la femme pour l'homme. On peut compter sur Gian Manuel Rau. Il n'a pas froid aux yeux, possède la science de l'espace théâtral où il s'élanche comme sur un coup de tête. Anecdote géographique : Strindberg, suédois errant, vécut un temps à

Ouchy, non loin de Vidy. Ainsi se boucle la boucle.

En 1968, Friedrich Dürrenmatt (1921-1990) tente de mettre en scène la Danse de mort (1900). Comme il patauge, il prend la plume et compose Play Strindberg, pièce dans laquelle il chauffe à blanc les rapports entre Edgar et Alice, couple par excellence maudit, sous l'oeil d'un tiers, Kurt, à la fois témoin et partie prenante dans l'inférel procès qui les déchire. Traduite de l'allemand par Walter Weideli, l'oeuvre est à présent mise en scène par Alain Alexis Barsacq (2). Dürrenmatt suit la ligne directrice de Strindberg mais la porte à l'excès, à la frontière floue où le tragique peut vite verser dans le grotesque, voire l'absurde. Barsacq dit justement que cela provoque un rire d'hyène. Exemple : « Et alors ? J'ai voulu l'assassiner je ne sais combien de fois. Tout ménage nourrit des pensées de meurtre. » On songe aux sentences glacées de Jules Renard dans le Plaisir de rompre. La représentation procure une manière de furieux plaisir, tant les comédiens y vont de bon coeur dans la vacherie avec un art consommé : Philippe Hottier (Kurt), en acrobate bougon de la haine conjugale ; Agathe Alexis en garce suave ; Philippe Morand (Kurt) en faux ami et pervers élégant. Le match, car c'en est un, saignant, est arbitré par Jaime Azulay.

(1) C'était à Vidy-Lausanne.

Tournée française en préparation.

(2) À l'Atalante, jusqu'au 25 février,

puis tournée en Suisse romande jusqu'à la mi-mars.

de Jean-Pierre Léonardini

Page imprimée sur <http://www.humanite.fr>  
© Journal l'Humanité

Imprimer